

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 25, 2me année

J. M. J.

19 Juin 1992

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:0:0:—

SOMMAIRE

A propos du livre de bons mots chinois

Siao-li-Siao

A. GAUDEFROY

Le chapelet du Saint Cyrien

C. S. O.

Pensées choisies

X X X.

A Rome : Par ci, Par là

J. B. PROULX, ptre

La Seconde Mère

H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

-:):(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS À LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

A PROPOS DU LIVRE DE BONS MOTS CHINOIS : " SIAO-LI-SIAO. "

(Pour la FAMILLE)

Comme dans la fable de Lafontaine : " Les chameaux et les bâtons flottants ", l'éloignement a, de longue date, habitué les habitants de l'Europe et de l'Amérique à considérer les naturels du Céleste Empire comme un peuple solennel, silencieux et guindé, aux lèvres et aux sourcils toujours froncés. Encore un préjugé dont il faut faire litière ! On aime à rire et à faire rire dans la patrie de Confucius et de Lao-Isin, dans le pays d'origine, (au moins le croit-on), de la boussole et de la poudre à canon ! Je n'en veux pour preuve que quelques anecdotes plaisantes cueillies dans un journal anglais qui les a lui-même empruntées au " Joyeux Passe-temps " chinois intitulé : " Siao-li-Siao ". Nos lecteurs canadiens y respireront un parfum léger composé de gaité gauloise et d'" humour " britannique en même temps que d'ironie et de finesse.

Le songe d'un ivrogne

Un ivrogne fiéffé avait rêvé qu'il avait trouvé une bouteille d'excellent " toddi " (1) et qu'il le mettait devant le feu pour que son fumet se dégageât mieux. Mais, au moment où il portait à sa bouche ce nectar exquis, il s'éveilla. " Insensé que je suis, s'écria-t-il, pourquoi n'ai-je pas bu le toddi froid ! "

(1) Vin de palmier.

Les trois traits de ressemblance

Un homme avait fait faire son portrait par un peintre. Lorsque l'artiste eut achevé son tableau, il pria son client de demander aux passants ce qu'ils en pensaient, afin qu'il pût savoir dans quelle mesure il avait réussi.

Le premier passant auquel on demanda : "Pensez-vous que cette peinture est ressemblante ?" répondit en prenant l'air de quelqu'un qui s'y connaît : "Hum ! oui, le chapeau est extrêmement ressemblant."

Le second étranger interrogé répondit que les vêtements lui semblaient exactement reproduits.

Au moment où le client allait interroger une autre personne, le peintre l'arrêta et lui dit :

"La ressemblance du chapeau, des vêtements, m'importe peu. Demandez à ce monsieur ce qu'il pense de la figure."

L'étranger hésita très longtemps et s'y prit de mille manières pour se dérober. Enfin, pressé dans ses derniers retranchements :

"Oh ! dit-il, la barbe et les cheveux sont divinement bien !"

L'homme de lettres et le voleur

Un homme de lettres qui avait lu jusqu'à une heure avancée de la nuit s'aperçut qu'un voleur perçait le mur de sa maison. Il avait justement alors une théière d'eau bouillante devant le feu. Il la plaça à côté du mur et attendit le voleur de pied ferme. Quand le malfaiteur eut fait une ouverture assez grande, il y passa d'abord les jambes. A ce moment l'homme de lettres les saisit fortement et se mit à les arroser d'eau bouillante. Le brigand poussait des cris perçants et demandait grâce.

Mais l'autre, sans cesser de verser de l'eau, lui répondit avec un flegme goguenard : "Attendez au moins que j'aie vidé ma théière !"

A GAUDEFROY

LE CHAPELET DU SAINT-CYRIEN.

A MON NEVEU PAUL V.

Voilà tes études finies, mon cher Paul, tu vas quitter le collège pour entrer dans cette grande famille qu'on appelle la Société, afin de prendre part à ses luttes et d'y remplir les devoirs que t'impose ton double titre de chrétien et de citoyen.

A cette occasion, tu me permettras, si tu l'avais oublié, de te rappeler le trait suivant, que je n'oublierai, moi-même, de ma vie.

En 1831, à l'Ecole militaire de St-Cyr, un élève trouvant par terre, dans la poussière d'une salle, un chapelet, s'écria : " Un chapelet à l'Ecole militaire, c'est assez curieux ! "

On était alors à l'époque des examens, que présidait un vieux maréchal de France.

On y remarqua surtout un jeune homme grave et intelligent, aux manières douces et modestes. — A toutes les épreuves, il sortit toujours premier, avec la note *très bien*.

L'examen fini, le maréchal passa les étudiants en revue. Puis lorsque les élèves eurent quitté les rangs, celui qui avait trouvé le chapelet, s'élança en criant : " Qui a donc perdu ce chapelet ? quel est l'imbécile, l'ignorantin qui dit encore le chapelet ? "

L'élève qui avait le mieux répondu à l'examen s'avança et dit : " Ce chapelet est à moi ; veuillez me le rendre ; c'est ma mère qui me l'a donné. Je lui ai promis de le garder soigneusement, et, qui plus est, de le dire tous les jours de ma vie. "

Le maréchal qui avait tout vu et tout entendu, s'approcha du jeune homme et lui dit : " Mon ami, je vous félicite de ce que relativement à votre chapelet, vous avez montré autant de noble courage que vous avez montré de talent dans vos réponses à l'examen. Vous avez vaillamment remporté les premières palmes sur tous vos camarades, mais en affirmant si simplement et si courageusement votre foi et votre piété filiale, vous ajoutez à vos talents un mérite qui les rehausse autant qu'il vous honore vous-même. Il vous portera assurément

bonheur, et forcera tous les honnêtes gens à vous accorder leur estime. N'oubliez jamais que c'est dans ces sentiments que vous puiserez l'amour du devoir, de la famille, le dévouement à la Patrie et à la Religion et que vous resterez toujours digne du nom que vous portez."

Ce jeune homme appartenait à l'une de ces familles nobles et profondément chrétiennes d'autrefois.

Je n'ai rien à ajouter à ce récit, mon cher Paul; tâche d'en faire ton profit, et crois-moi toujours ton oncle bien dévoué.

C. S. O.

28 mai 1892.

PENSÉES CHOISIES

J'aime mieux rendre compte d'un zèle imprudent que d'un manque de zèle; j'aime mieux aller dans le purgatoire pour ma chaleur, que dans l'enfer pour ma tiédeur.

LOUIS VEUILLOT.

(*Correspondance*, Tome VII, p. 153.)

Il n'y a pas de petites choses, attendu que Dieu se mêle de toutes.

MME SWETCHINE.

Celui qui rend un service doit l'oublier; et celui qui le reçoit doit s'en souvenir.

J. JOUBERT.

Un écrivain jette un jour à terre une plume; son maître la ramasse et écrit avec elle un billet de 500,000 francs. Vous voyez, dit-il, qu'elle était encore bonne à quelque chose. — "Les rebuts sont quelquefois nécessaires, et même indispensables."

STE-THERÈSE.

A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ

CHAPITRE QUATORZIÈME.

DU 17 JUIN AU 12 JUILLET

Mardi, 17 juin. — J'ai été revoir mon vendeur de tableaux et j'ai complété mon emplette :

1o La Vierge et Ste-Elisabeth, 2o la Vierge et l'enfant, 3o le Rédempteur, 4o le songe de St-Joseph, 5o Ecce Homo, 6o Déposition de la Croix, 7o, la fuite en Egypte, 8o Ste-Madeleine, 9o St-Antoine de Padoue, 10o St-Isidore le laboureur, 11o St-François d'Assises, 12o Fête de St-Jean Baptiste

Ah ! qui pourrait disposer de quelques centaines de francs, on pourrait se procurer quelque chose de bien plus joli, et à très bon marché. Le saint Antoine est pour maman, elle l'a tant prié dans sa vie, il lui a fait trouver tant d'objets perdus, que je ne pourrai laisser passer cette occasion de lui apporter le saint de sa *devotion intéressée*.

Mercredi, 18 juin. — Je suis allé voir Mgr X. On ne peut être plus charmant. Demain j'irai chercher au secrétariat la copie d'une de mes réponses ; et il m'a dit de retourner le voir lundi à 4½ heures P. M. pour une autre réponse ; et si elle ne m'est pas remise ce jour-là, elle viendra bientôt après. Et remarquez, ce sont des réponses meilleures que celles que j'attendais et que j'étais chargé de solliciter. Dieu soit béni !

J'aimerais bien à trouver une journée pour aller à Lorette. Si je puis, c'est bien ; mais je tiens à partir de Rome au quinze de juillet au plus tard, afin de faire mes petites affaires en France et pouvoir prendre au Havre le bateau du 2 août pour New-York. — Donc au revoir !

Jeudi, 19 juin — Mon quatrième mémoire, le plus long, m'arrive tout frais de l'imprimerie. J'y porte la copie du cinquième presque tout entier. Je vais chercher une réponse à

la congrégation ; il ne m'en reste plus qu'une à avoir, elle est promise, je la connais.

Mgr Labelle est parti à midi, content. Il a été près de deux mois ici.

Vendredi, 20 juin. — Je ne suis pas bien aujourd'hui. Je ne m'occupe à aucun travail sérieux. J'enveloppe des mémoires et je les adresse. Je lis quelque peu. Je me couche et dors. Je prends une soupe et un œuf à la coque dans mon lit ; et à cinq heures du soir je me lève pour vous tracer ces lignes. Je me sens mieux. Demain quand j'aurai dormi, je serai très bien. Bonsoir !

Samedi, 21 juin. — Je suis bien, très bien, parfaitement bien. J'écris une lettre à Mgr Jacobini, et je la lui porte. Je reçois votre lettre du 8 juin.

Les grandes fêtes se succèdent et je n'y suis pas : la Pentecôte, la procession, et dans quelques jours l'inauguration du tableau de St-Lin. Croyez que c'est pour moi un sacrifice. Je le mets sur l'autel du calvaire secret avec les autres victimes ignorées. Mais, à mon retour, nous aurons d'autres fêtes, et j'y serai : la consécration de l'église, l'installation des reliques, etc.

Ne craignez pas que le travail me prédispose à quelque longue maladie. Je travaille beaucoup, mais avec mesure. L'expérience m'a appris depuis longtemps que l'esprit est un arc qu'il faut debander de temps en temps ; et voilà pourquoi je me donne si souvent de petites récréations ; voilà pourquoi je m'arrête quand je me sens indisposé. Du reste travailler malade n'avance à rien. Avec beaucoup d'efforts, on ne produit que des pages languissantes, qu'il faut reprendre le lendemain, avec une peine d'autant plus grande que l'ouvrage a été gâté une première fois. Alors, pour ne pas perdre complètement mon temps, je fais de petites besognes de détail qui ne fatiguent pas, au contraire qui empêchent de s'ennuyer, et qui tout de même sauvent des heures précieuses pour plus tard.

Vous me dites que M. Belnoue vous semble bien bon. Jugez-en vous-même. Je vous envoie une de ses lettres, qui est gentille, charmante, délicieuse ; et vous prendrez un petit mot pour vous, dans les *malices d'outre-mer*.

Dimanche, 22 juin. — J'ai mis la dernière main à la table de mon cinquième mémoire qui est intitulé : "Mémoire sur la Nécessité de l'Influence épiscopale dans le règlement de nos difficultés Universitaires à Montréal."

N'oubliez pas de m'écrire à Paris jusqu'au milieu de juillet, et qu'il y ait une lettre, la dernière, le 15 de ce mois.

Allons, chère mère, au revoir ! soignez-vous bien, afin que je vous retrouve toujours une *jolie vieille*.

Par cette même malle je vous envoie un quatrième mémoire : "Collections de documents sur certaines questions universitaires à Montréal." Je vous demande de le laisser voir à maman, ; puis ensevelissez-le avec les autres dans le coffre-fort, jusqu'à mon retour. Sous peu je vous en verrai trois exemplaires de chacun de mes mémoires, que vous conserverez bien. J'ai besoin d'en avoir quelques-uns à mon retour. Si par hasard, mes malles venaient à rester en arrière, je ne voudrais pas me trouver dans l'embarras. Pour prévenir ce désappointement, je charge les postes de rendre ces opuscules avant moi.

Monseigneur m'a écrit, il semble croire que M. Cabana ira à Joliette l'année prochaine, au collège. Dans quelques jours je vais lui envoyer une lettre à St-Lin ; comme je ne connais pas sa nouvelle destination, soyez donc assez bon que de la lui *faire suivre*.

Lundi, 23 juin. — Aujourd'hui, veille de St-Jean Baptiste, je passe une bonne partie de la journée à recevoir des visites, entr'autres celle de M. Vacher, procureur du Collège Canadien, qui m'invite à aller célébrer la fête nationale demain au Canada de Rome, M. Huvé, curé de Manchester, M. Marcil, curé de

Minissota, le Père Paradis, à qui j'ai rendu un très grand service, M. Cousineau etc.

Je prends une voiture à l'heure ; et avec ce dernier, je vais chez mon peintre et j'achète encore :

1o La scène — 2o Jésus au jardin — 3o Un autre repos en Egypte ; — 4o Ste Agathe, — 5o Hérodiade portant la tête de Jean Baptiste dans un plat, ce qui porte le nombre de mes tableaux à 32 ou 33. Je me suis fait faire une boîte exprès, de sorte qu'ils s'en iront couchés sur le dos déployés ; et j'espère qu'ils arriveront sains et saufs.

De là nous allâmes chez M. Beretti acheter des souvenirs pour St-Lin, trop long de tout énumérer. J'ai plus de 600 chapelets ; ma richesse en objets de piété dépasse la valeur de \$150.00. Vous savez que je n'ai jamais eu de dettes. Un homme qui, à la fin d'un long voyage très dispendieux, où les impressions seulement dépassent \$500.00, qui peut mettre autant en graines de chapelet, n'est pas si pauvre qu'on pense. Soyez tranquille, pauvre mère, nous avons de quoi souper jusqu'à la fin de nos jours. Je dépense facilement, mais j'ai la précaution de faire entrer plus abondamment. L'Université à Montréal s'en apercevra. Je viens de faire tomber dans son escarcelle au moins \$6000.00 annuellement.

De là je déposai M. Cousineau à la place Barberini, et je m'en vins prendre un bain à la salle Ostorì, sur la Via Volturno, à huit arpents de chez nous.

Mardi 24 juin. — Diner au Collège Canadien avec Mgr. Vender Stein, belge, homme important à Rome. Puis je me rends chez Mgr Jacobini.

Je devais y aller hier à 4½ heures P. M. Mais j'avais reçu dimanche cet avis : "Il signor Proulx, abita via Milazzo, B, villa della Presentazione. Faccia il favore di recarsi de S. E. Mons. Jacobini sollanto Martedì alle ore 4½ e non domani, essendo assente da Roma. Faites-moi la faveur de venir chez son Eminence Monseigneur Jacobini, seulement mardi à 4½ et non demain, comme il est absent de Rome."

Le bon Dieu permettait ce retard pour rendre ma joie plus complète. Le 19 mars, fête du Premier Patron du Canada, j'entrais à la Congrégation ma question la plus difficile, question qu'on me prédisait devoir être insoluble. Petit à petit, je vis que le jeu tournait dans mes cartes, à la fin je fus certain. Bien plus j'eus connaissance des réponses ; mais à raison de certains retards nécessaires, quand deviendraient-elles officielles ? elles le sont devenues pour moi le 24 juin, jour de la fête du patron des Canadiens-français, de mon patron bien-aimé. Allez-dire, qu'il n'y a pas de fatalité. *Fides omnia vincit*. La foi vainc tout. Comme Mgr Jacobini était très occupé, et qu'il voulait me parler plus longuement, il me pria de repasser demain à 10½ hrs A.M. Mon audience n'avait pas été longue, mais j'emportais la pièce, c'est la dernière. Ma mission est finie, elle a réussi au-delà de toute espérance. Je m'en retourne content, Le bon Dieu se sert de qui il veut pour faire son œuvre. Tous les hommes capables de Montréal sont venus échouer au pied du roc de Pierre. Moi, qui ne suis qu'un petit curé de campagne, j'en ai trouvé l'accès aisé et le séjour fécond. Oh ! que je dormis d'un sommeil profond et réparateur.

Mercredi, 25 juin. — A neuf heures à l'imprimerie. L'omnibus du Corso me conduisit à la via Flattina ; à 10½ h : j'entrais chez Mgr Jacobini. D'être plus aimable, ce n'est pas possible, ni plus gracieux, ni plus amical. Il me donna un ouvrage très précieux publié sous sa direction ; il y mit sa griffe. R. D. J.-B. Proulx vice-Rectori Unive Lavall, in Monterigio. D. arch Tyrenensis, S. C. de prop. Fide secret.

Il est à la tête d'une nombreuse société d'ouvriers, il m'invita à une séance qu'il donnent vendredi soir. Je n'y manquerai si je le puis. On vint annoncer l'Archevêque de New-York. Je voulais me retirer, il me garda encore assez longtemps. Je n'étais aucunement confus, mais content. Il me dit de Mgr Labelle ! " J'avais entendu parler de lui souvent, il est mieux encore que je n'ai entendu dire. Je dois vous dire qu'il m'a parlé en bien de vous et qu'il m'a dit que pour les affaires

universitaires, vous étiez l'homme de la circonstance." Je ne me gourmai pas du tout ; mais je regarde ces bonnes impressions comme un moyen de paix et de force que Dieu me met entre les mains. Vous pouvez croire que je m'en servirai. Aujourd'hui je suis si content, que je suis sans dessein et je me lève de dessus mon lit pour vous tracer ces lignes ; La chaleur y est aussi peut-être pour quelque chose.

Mon départ est fixé ; j'ai retenu mon passage du Havre pour le 2 du mois d'août. J'arriverai à New-York vers le onze, à Montréal le 12 ou le 13 ; et comme il peut se faire que les affaires me retiennent quelque jours auprès de Monseigneur, je ne me rendrai à St Lin que le 16 samedi, ni avant, ni après. Il faut toujours laisser une marge si l'on ne veut pas être désappointé. J'aimerais à quitter Rome le 13 de juillet au soir. Si je le puis, je le ferai plus tôt ; si non plus tard, alors ma course à travers la France sera raccourcie d'autant. Car le 2 d'août est une date immuable autour de laquelle tourne tout le reste. Ainsi donc au revoir. Quand cette lettre nous arrivera nous ne serons plus séparés que par cinq semaines d'absence. Ça passera vite. Et mon plaisir sera d'autant plus pur, plus léger de vous revoir tous, que ma mission a été couronnée d'un succès plus complet. Je n'apporte aucune ombre à mon voyage et beaucoup de lumière inondante.

J'ai reçu votre lettre, où vous me parlez de première communion, de consécration au Sacré-Cœur, de tableau de St Lin, des quêtes qui sont abondantes, de drapeaux, des cousins et cousines de M. Lavallée, et d'une foule d'autres choses. Quant au tableau, il faudra tourner l'accident à bien. J'ai en tête quelque chose qui est beau ou laid. Il faudra faire comme pour l'Université. Chaque embarras qu'on a voulu me mettre dans les jambes, m'a donné une chance de parler, d'avancer, de remporter un nouveau succès. La bonne politique consiste à se servir des fautes de ses adversaires comme d'un levier pour élever sa propre cause. C'est pourquoi les défauts de la toile tourneront en beautés du cadre. J'ai toutes

mes réponses, bonnes, belles, complètes, plus que satisfaisantes. Mes espérances sont dépassées. Les détails au retour. Vous pouvez dire cela aux amis, si vous le jugez à propos. Mais, faites en sorte qu'il n'arrive rien aux journaux. Si vous le craignez, gardez un silence prudent. Ces êtres de journaux, pour la plupart sont malfaisants. Ils n'ont pas la conscience des responsabilités ; ils gâtent les meilleures affaires. Ils n'ont en général, aucun sens de la mission qu'ils pourraient remplir. Rapporter des nouvelles à tort et à travers semble être la raison d'être de leur existence. Aussi, que demander autre chose de la plupart de ceux qui les rédigent, Où sont leurs études ? où est leur expérience des choses et des hommes ? A propos de journaux, je vous en envoie un qui n'est pas mauvais, *la Voce*. Vous y verrez un discours du Pape sur les Maronites en latin superbe. Je vous enverrai la suite des nominations du Conclave demain, quand elle aura paru.

Jeudi, 26 juin.— Je me mets à travailler au *Rapport* de ma mission à Monseigneur Fabre. Je le fais ici, parce que je suis plus tranquille, et que je veux profiter des avantages de prix, de fini, et de rapidité que m'offre mon imprimeur M. Befani. C'est un opuscule qui, avec la correspondance d'affaires y annexées, aura plus de 80 pages grand format comme les mémoires que j'envoie au Canada. J'aurai imprimé plus de 400 pages : la question aura été traitée sous toutes ses faces. Vous rappelez-vous qu'en partant, je disais : je ne lâcherai prise que quand j'aurai emporté le morceau ; j'emporte plus que le morceau, j'emporte le tout. Dieu soit béni !

Vendredi, 27 juin.— Mon "mémoire sur la nécessité de l'Influence épiscopale dans le règlement de nos difficultés Universitaires à Montréal" vient de sortir des presses. Je vous en envoie un exemplaire. Lisez-le et dites-moi si Monseigneur ne sera pas trop fier. Et ce qu'il y a de mieux, la congrégation a traduit mot par mot ma demande, et en a fait une réponse ; le Cardinal me disant. " Si ce n'est pas assez, vous n'au-

rez pas à vous plaindre. Nous nous servons de vos propres mots."—Eminence, il y a un proverbe qui dit : il faut demander plus pour avoir moins. Mais Rome est si généreuse qu'il suffit de demander moins pour avoir plus.— Ah ! dit-il, ces Canadiens sont bien demeurés des *Franchesi*, ils ont toujours le *complimento* à la bouche.—Eminence, pour un *complimento* je veux dire les ressources pécuniaires ; pour la succursale, que vous nous avez accordée ce n'est pas trop d'un autre compliment. *Bene, bene va bene !*"— Le rapport est toujours sur la sellette.

Samedi 28 juin.— Le rapport est fini. Je viens de le porter à M. Befani qui se mettra à composer dès lundi matin. Je ne me reste plus qu'à revoir la correspondance y annexée, ce qui prendra trois jours environ. Cette correspondance va être piquante : elle comprend les lettres que j'ai adressées, depuis que je suis à Rome, sur la question universitaire, à Monseigneur Fabre, au cardinal Simeoni, à Monseigneur Jacobini, à M. Collin, supérieur de St-Sulpice, à M. Archambault, mon remplaçant, au Dr Desjardins, à Monseigneur Labelle, etc. Elles renferment une foule de vérités que je ne pouvais pas faire parvenir autrement à mon public. J'ai reçu votre lettre du 15 où vous m'annoncez que la première communion est faite ce jour là. Oui j'ai reçu, dans le temps, la lettre des préparantes. Des occupations incessantes m'ont empêché de leur répondre, mais non pas de prier pour elles ; car, plus d'une fois, j'ai dit mon bréviaire à leur intention, et à l'intention des bonnes maîtresses qui préparaient leur âme à être le tabernacle du doux Jésus. Je ne crois pas que la poste ait manqué de me remettre une seule de vos lettres. Elles sont toutes paginées, jusqu'ici 325 pages ; et comme il doit y en avoir encore quatre de la St-Pierre au 15 de juillet, je compte que vous aurez écrit un volume de 360 à 370 pages. Merci, vous avez grandement contribué à alléger les ennuis de mon exil. Aussi voyez comme j'ai été persévérant à vous griffonner mon journal chaque jour, vu que j'écoutais peu vos recommandations : "si vous êtes fatigué, écrivez court" ; sachant fort bien qu'une lettre courte produirait un désappointement. Avouez, au moins, que ma persévérance mérite une bonne note. Il y en a tant qui commencent et n'achèvent pas. Dans l'amitié comme dans le salut, c'est la fin qui importe.

LA SECONDE MERE

IV

Le petit garçon secoua la tête énergiquement à plusieurs reprises, et, au moment où Richard allait lui parler, il s'enfuit rapidement jetant bruyamment la porte derrière lui.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Richard, moins pour s'instruire que pour se faire une contenance.

— Cela signifie, monsieur, répondit Jaffé, que, lorsqu'il y a deux mois, M. Edme, à la gare, vous a demandé de l'emmener, vous auriez dû l'écouter. Je n'ai personne à blâmer, et les affaires de mes maîtres ne me regardent pas ; mais je n'aimerais pas, si j'avais un garçon... heureusement je n'en ai pas. Bref, monsieur, monsieur peut compter qu'il aura du fil à retordre. Voici la cravate blanche de monsieur. Et c'est une jolie dame que la dame de monsieur, et elle a l'air d'une dame très distinguée, et il faudra qu'elle se méfie, parce que l'autre grand'mère, n'est-ce pas ?... Ça aura l'air d'aller tout seul, mais il faudra que monsieur aussi se méfie, parce que Mlle Yveline est encore trop jeune pour comprendre ; mais au fond, ça sera exactement la même chose, seulement, plus en douceur pour ce qui se verra en dehors.

Sur cet étonnant discours, la toilette de Richard s'acheva sans autre incident.

Le dîner fut très brillant ; dans tous les environs, le mariage de Richard Brice avait excité la plus vive curiosité ; non seulement la famille Brice étant la première du pays, mais la situation de Richard comme député le mettait en relations avec tout ce que le département comptait de considérable. Sa résolution de se remarier prenait les proportions d'un événement, et aussitôt deux camps s'étaient formés. Est-il besoin de le dire ? presque tous les femmes blâmaient Odile.

La beauté et la supériorité de la jeune mariée ne produisirent point d'abord tout l'effet qu'on aurait pu en attendre, c'est-à-dire qu'elles lui firent moins d'ennemies qu'on aurait pu le supposer. Certaines beautés et certaines supériorités, en effet, sont pour ainsi dire agressives : elles s'imposent d'une façon bruyante, autoritaire, qui excite à la résistance. D'autres, au contraire, et ce ne sont pas les moins réelles, semblent presque ne pas exister : à la longue, on se soumettra par degrés insensibles, pour ne plus se détacher, — mais au premier moment, on serait tenté de croire qu'on n'a devant soi qu'une personne ordinaire, un peu plus jolie, un peu plus aimable que la moyenne.

Odile avait bien pressenti les animosités qu'elle aurait à combattre ; aussi s'était-elle fait une règle d'effacer tout ce qui pourrait en elle paraître trop brillant. Elle ne pouvait diminuer sa beauté,

mais elle pouvait, au lieu de la faire ressortir, en atténuer l'éclat, de même qu'elle s'était résolue à beaucoup écouter, sans parler elle-même. Ce plan, qui exigeait autant de sagesse que d'abnégation, réussit à merveille.

— Quoi ! ce n'est que cela ? se dirent les femmes ; on peut sans peine être mieux mise, être plus belle, avoir plus d'esprit !

Depuis celles qui se piquaient de beauté jusqu'aux simples bas bleus qui se targuaient de littérature, chacune dit et répéta que la nouvelle Mme Richard Brice n'était ni la belle personne ni la femme remarquable qu'on avait annoncée. Les hommes, plus clairvoyants, savaient le contraire ; mais ils n'assistaient point aux conciliabules féminins, et leur avis ne put faire pencher la balance : si les opinions se heurtèrent, ce qui arriva peut-être, comme ce fut à l'abri du mur de la vie privée, ces heurts furent sans résultat.

Mme Brice mère fut fort approuvée d'avoir fait une si belle réception à sa bru ; Mme de la Rouveraye encore davantage, pour avoir su imposer silence à ses sentiments les plus légitimes. Toutes deux avaient eu le grand esprit de comprendre qu'un député ne saurait rester veuf. Comment offrirait-il des dîners, donnerait-il des soirées ? N'y avait-il pas mille occasions dans sa vie sociale et politique où l'absence d'une femme se ferait cruellement sentir ? Au sortir de l'excellent dîner offert par Mme Brice mère, tout le département portait aux nues la famille entière, dans toutes ses ramifications. Jaffé seul n'était point satisfait : mais comme il n'en faisait part à personne, il n'eut point occasion de se quereller.

V

Ce premier séjour de Brice et de sa femme fut de courte durée. Ils avaient résolu d'aller souvent aux Pignons et de n'y pas rester plus de quarante-huit heures à la fois, au moins jusqu'au retour du printemps ; de la sorte, nombre de difficultés se trouvaient tournées, et Edme ne perdait point l'habitude de les voir.

Le petit garçon reprit assez promptement ses habitudes de tendresse et de confiance avec son père ; aussitôt qu'il le voyait seul, il courait à lui, posant mille questions, le tirillant et le câlinant comme il l'avait fait depuis sa naissance. Mais aussitôt qu'Odile paraissait, il retombait dans le silence. Après avoir été grondé une fois ou deux assez vertement par son père, il n'avait plus tenté de s'enfuir à la vue de sa belle-mère ; il restait près d'eux, mais contraint et morose, si bien qu'Odile elle-même avait intercédé pour qu'il obtint sa liberté.

Cette liberté de s'en aller, Edme ne s'en servit pas ; il resta dans leur compagnie, muet, presque sournois, les écoutant parler, avec une attention fort au-dessus de son âge, interprétant à sa façon les paroles qu'il comprenait mal, achevant par ces efforts mal employés de fausser une part de son intelligence, déjà dévoyée par d'insensibles et presque inconscientes insinuations de sa grand'mère.

Avec son tact délicat de femme, et de femme dans une situation fautive, Odile s'en était promptement aperçue ; mais comment aborder ce sujet avec son mari sans enfreindre la loi de prudence et d'amour qu'elle s'était imposée ? La chose qui lui paraissait odieuse entre toutes, c'eût été par la moindre parole de porter atteinte à l'affection que Brice avait pour sa mère. Que la clarté lui vint d'ailleurs ! — jamais Odile ne lui dirait un mot qui pût faire naître un conflit.

Richard, malgré ses efforts pour être optimiste, sentait pourtant, sinon tout, au moins une part de ce que souffrait sa femme. Il l'en aimait davantage, avec plus de respect, avec une tendresse plus émue, et pourtant, il eût sacrifié tout, hormis elle, pour pouvoir feindre de fermer les yeux, et continuer de vivre dans cette situation ambiguë.

Les hommes très occupés et dont l'esprit travaille sans cesse, ont une sorte de crainte des événements domestiques, qui les fait pencher vers le *statu quo*, même lorsqu'ils sont les premiers à en souffrir. Il leur semble que l'état présent, même pénible et dangereux, est encore préférable à l'inconnu qui résultera d'un changement. Richard, sans s'en bien rendre compte, partageait cette façon de voir ; mais il était trop intelligent et trop honnête pour ne pas agir lorsque ce serait devenu nécessaire. Ce jour se présenta bientôt.

Les premières feuilles commençaient à se montrer sur les tilleuls, lorsque maître Edme, devenu dans le courant de l'hiver plus discipliné que jamais, eut avec son père une affaire sérieuse. Il était dans sa huitième année, et le curé de la paroisse, qui avait entrepris de lui donner un avant goût de la science, y perdait littéralement son latin.

Richard avait exigé qu'à partir de sept ans, l'enfant, qui savait lire et écrire, fit du latin en même temps que du français et un peu d'arithmétique. En théorie, c'était assez raisonnable, et Mme Brice mère, très ambitieuse pour son petit-fils, avait approuvé sans réserve. Dans la pratique, le garçonnet était absolument intraitable. Un peu assagi durant les premières leçons par le vêtement ecclésiastique, il en était venu, au bout de trois ou quatre mois, à respecter son professeur autant que sa grand'mère, c'est-à-dire le moins possible. L'excellent homme, par indulgence personnelle autant que par charité chrétienne, n'avait pas voulu se plaindre ; mais lorsque Richard s'informa des progrès de son fils, il fallut bien lui répondre que ces progrès étaient nuls.

Richard n'était point partisan des mesures violentes, quand il pouvait agir autrement ; il voulut se rendre compte de la situation par lui-même, espérant que la confusion d'Edme, interrogé en sa présence, lui fournirait le moyen de lui inspirer une salutaire terreur.

Il trouva dans le petit garçon une telle assurance, un si sûr dé-

dain de tout ce qui n'était pas lui-même, que son amour-propre paternel en reçut une cruelle atteinte. Edme ne semblait pas se douter qu'on pût agir vis-à-vis de l'étude autrement qu'il ne l'avait fait, tout au plus témoigna-t-il quelque embarras en se voyant reprocher son attitude à l'égard de son maître. Dûment tancé et sermonné, il prit désormais une tenue plus convenable, mais n'en fit pas plus de progrès.

Richard s'adressa alors à sa mère en la suppliant de lui rendre l'enfant, qui dans la maison paternelle recevrait les leçons de professeurs sérieux. Il se gardait bien de le dire, mais sa certitude était que, soustrait aux gâteries de sa grand'mère, et soumis à une saine discipline, Edme se mettrait au travail comme tout le monde.

Mme Brice reçut fort mal les objurgations de son fils.

— Il avait été convenu, dit-elle, que vous ne me reparleriez jamais de cela ; vous savez quelle a été ma réponse quand vous m'avez annoncé votre intention de vous remarier ; j'attendais de vous assez de tact pour ne pas revenir sur un point aussi délicat, et je suis fâchée de voir que vous ne récompensez pas mieux l'accueil aimable qu'ici nous avons tous fait à votre femme !

Richard ne se tenait pas pour battu : il insista. Le résultat fut une scène très vive, dans laquelle sa mère le menaça finalement de le déshériter.

— Ah ! ma mère, s'écria le député, plutôt à Dieu que par le sacrifice de votre fortune il me fût possible d'apaiser nos dissentiments ! Vos biens ne me sont rien en comparaison de ce que me coûte votre obstination à ne pas comprendre mon réel devoir et le vôtre ! Ce n'est pas de votre colère que j'ai peur, mais de votre chagrin ! Et soyez assurée que c'est la pensée seule que je ferai couler vos larmes en usant de mes droits, qui m'oppose une barrière pour le moment infranchissable !

— Pour le moment ? répéta Mme Brice, en attachant ses yeux vifs sur le visage altéré de son fils unique. Alors vous réservez l'avenir ?

— Je le réserve, répondit Richard en s'inclinant avec respect, mais avec une inexorable fermeté d'accent. Le jour où l'intérêt moral de l'enfant l'exigerait absolument, — même au risque de vous déplaire, je saurais agir pour son bonheur.

Mme Brice quitta le salon où cette discussion avait lieu, et Richard demanda ses chevaux. Il partit sans l'avoir revue et rentra à Paris le cœur déchiré...

— Nous nous sommes mépris, dit-il à sa femme ; nous avions compté sur le temps, le temps se ligue aussi contre nous. Ma mère s'attache de plus en plus à son petit-fils, de plus en plus elle devient son esclave, et je prévois les plus grands malheurs.



Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—:(o):—

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centins.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins relié 60 centins, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Chénier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de port.

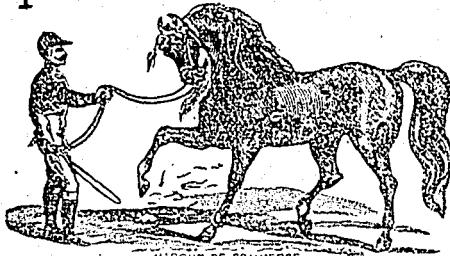
S'adresser à F. A. Baillairgé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillairgé pour 15 centins, et les ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

Spécifique du Professeur VINK



REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA
TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrirent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX : 75 Cts LE GROS PAQUET,